

190 DISCOURS DE MESSIEURS
de lui lancer : elle ne se croira vraiment
à plaindre, que lorsqu'abandonnée de
vous & oubliée même de ses ennemis,
elle ne pourra plus espérer ni faiseurs
ni auditeurs.

DISCOURS

Prononcé le 4 Mars 1779 ;

*Par M. DUCIS, lorsqu'il fut reçu à la
place de M. de Voltaire.*

MESSIEURS,

Il est des grands Hommes à qui l'on
succède, & que personne ne remplace.
Leurs titres sont un héritage qui peut
appartenir à tout le monde ; leurs ta-
lens, qui ont étonné l'Univers, ne sont
qu'à eux. C'est à la suite des siècles, seule,
à remplir le vide immense qu'ils ont
laissé. Ainsi pensa autrefois un peuple
guerrier, qui, mené long-temps à la vic-
toire par un général fameux, après la
mort de ce Héros, laissoit toujours sa
place vide au milieu des batailles,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 191
comme si son ombre l'occupoit encore,
& que personne n'eût été digne d'y
commander après lui. Si, à la mort de
M. de Voltaire, MESSIEURS,
vous eussiez imité cet exemple, avec
quel respect la Postérité n'eût-elle pas
vu le siège où ce grand Homme s'étoit
assis dans vos Assemblées, demeurant
vide à jamais & sans être rempli ?
Cette distinction, unique jusqu'à pré-
sent, eût été peut-être le seul hommage
digne d'un homme unique aussi par ses
talens & son génie. Vos lois ne vous
ont pas permis de lui rendre cet hon-
neur ; & l'indulgence du Public pour
un Ouvrage où peut-être quelques beau-
tés antiques ont fait pardonner les dé-
fauts, ont fixé sur moi vos suffrages
long-temps suspendus. Ici, MESSIEURS,
je n'ai pas besoin de vous parler de ma
reconnoissance ; il me seroit plus facile
de vous exprimer mon étonnement. Si
quelque chose peut m'élever au dessus
de moi-même, c'est cette faveur à la-
quelle osoient à peine atteindre mes es-
pérances. Le caractère de la gloire (qui
le fait mieux mieux que vous, MES-
SIEURS ?) est de donner de nouvelles
forces à celui qui l'obtient, pour en
mériter une nouvelle. C'est en m'éclai-

192 DISCOURS DE MESSIEURS
rant par vos conseils, c'est en justifiant
votre choix par mes travaux, que je
puis vous remercier d'une manière digne
de vous, & ma vie entière fera con-
sacrée à ce remerciement. Mais mon pre-
mier devoir est de me taire sur moi-
même, pour ne vous parler que du grand
Homme que vous avez perdu. En lui
succédant, je n'ai pas même le droit
d'être modeste; & je dois disparaître
tout entier à vos yeux, pour ne vous
occuper que de votre admiration & de
vos regrets.

La voix qui s'élève ici pour lui ren-
dre hommage, lui fut inconnue. Jamais
je ne vis cet homme célèbre, & je ne
communiquai avec son génie que par ses
Ouvrages. Ainsi, de son vivant, il a été
pour moi ce que sont tous les grands
Hommes qui depuis plusieurs siècles ne
sont plus; & je le louerai en votre pré-
sence, comme le louera un jour la Pos-
térité, sans intérêt & sans passion.

M. de Voltaire, dans cet Ouvrage si
connu où il a peint à grands traits &
d'un style rapide le siècle de Louis XIV,
après avoir parcouru la chaîne des évé-
nemens politiques, tracé les progrès de
l'esprit humain, & dessiné le portrait
de tant d'hommes célèbres, qui tous
par

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 193
par leur génie ont imprimé un carac-
tère de grandeur à leur siècle, & con-
sacré la gloire du Monarque par celle
de sa nation; termine ce magnifique
tableau par ces paroles: « *A peu près*
» *vers le temps de la mort de Louis XIV,*
» *la nature sembla se reposer* ». Il se trom-
poit, MESSIEURS; & ce grand Homme,
qui écrivit toujours avec tant de mo-
destie de lui-même, sembloit oublier que
ce temps-là fut l'époque de sa naissance
& de son éducation. La nature en effet
parut l'avoir placé, pour ainsi dire,
aux confins des deux siècles, pour re-
cueillir l'héritage de l'un, & donner son
caractère & son génie à l'autre. On peut
dire qu'il eut pour instituteur & pour
maître le siècle brillant dont il vit la
fin. La plus puissante des éducations pour
les hommes qui en sont dignes, c'est
celle de la gloire. Tout ce qui entou-
roit M. de Voltaire, au sortir de l'en-
fance, réveillait en lui cette idée. Il
voyait la gloire assise depuis cinquante
ans sur le Trône; il la voyait à la Cour,
dans les Camps, dans les Académies.
La gloire enfin, quoiqu'un peu obscur-
cie vers les derniers jours de ce règne
fameux, couvrait encore de son éclat
toute la nation Françoisé, qui pendant

un demi-siècle avoit eu dans l'Europe la supériorité du génie comme des armes, & pouvoit compter comme un hommage de plus la haine même qu'elle inspiroit à ses rivaux. De tant d'Écrivains qui s'étoient rendus célèbres, les uns vivoient encore au moment où il sortit du berceau, & où l'activité précoce de cette ame ardente put jeter ses premiers regards autour d'elle; les autres, descendus depuis peu dans la tombe, avoient laissé autour de lui l'empreinte encore récente de leurs succès, & comme la tradition de leur génie. Il put interroger tous ceux qui avoient vécu & conversé avec eux, & puiser dans leurs discours un enthousiasme d'autant plus vif, que les amis des grands Hommes qui ne sont plus, en conservant pour leur mémoire cette sensibilité touchante que l'amitié inspire, y mêlent déjà ce respect religieux de la Postérité pour de grands noms que la mort a, pour ainsi dire, rendus sacrés. Enfin le Génie & les Lettres se présentèrent à lui environnés de toute la gloire qu'avoit répandue sur elles un siècle à jamais mémorable, où elles étoient admises dans la familiarité de Colbert, du grand Condé, des Contis, des Vendômes, du Duc de Bourgogne, & où l'on voyoit Louis XIV converser avec

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 195
Despréaux & Racine, comme avec Turenne, Catinat, & Luxembourg.

On peut juger de l'impression que ce tableau de grandeur & de gloire devoit faire sur l'ame jeune & passionnée de M. de Voltaire.

Il se livra donc aux Lettres avec cette impétuosité que lui donnoient son génie, son caractère, & son âge. En vain l'intérêt, la fortune, le pouvoir même le plus absolu s'unirent pour le détourner de sa route. La nature avoit fixé d'une manière irrévocable, que M. de Voltaire seroit Poète, que Racine auroit un successeur, & la France un grand Homme de plus. A vingt-quatre ans, il osa former une de ces entreprises pour laquelle peut-être alors il falloit autant de hardiesse que de génie; celle de donner un Poème épique à la nation. On fait que la première moitié du siècle de Louis XIV avoit vu naître & mourir un grand nombre d'Ouvrage de ce genre. Comme l'histoire des États, à l'époque des révolutions & des changemens, offre beaucoup d'exemples de projets avortés, de grands desseins mal conçus, & d'une audace impuissante & malheureuse; de même, dans l'histoire des Arts, il semble qu'à l'époque où la

196 DISCOURS DE MESSIEURS
Poésie & les Lettres commencent à re-
fleuir, cette première fermentation des
talens excite dans les esprits une sorte
de témérité inquiète, qui porte à former
des plans vastes & à concevoir de grands
projets; parce que tout le monde alors
est dévoré de l'amour de la gloire, &
que personne encore n'a eu le temps
de mesurer ses forces. Tous ces Oü-
vrages, fruits de l'ambition bien plus
que du talent, précipités d'une chute
commune, étoient tombés les uns sur
les autres, & ne devoient qu'au ridi-
cule le triste honneur d'être échappés
à un oubli éternel. Cependant il s'étoit
établi une sorte de préjugé dans l'Eu-
rope, que la Poésie épique étoit inter-
dite aux François. Le Législateur du
goût & de la langue, le sévère & re-
doutable Despréaux, sembloit avoir lui-
même confirmé ce préjugé par son exem-
ple comme par ses préceptes, en aver-
tissant des *disgrâces tragiques des grands
vers*, en renfermant le tableau épique
du passage du Rhin dans un cadre de
vers familiers & presque plaisans, qui
le précèdent & qui le suivent. Enfin
le chef d'œuvre inimitable du Lutrin,
où ce grand Poète change continuelle-
ment de ton pour amuser son Lecteur,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 197
où il paroît lui-même se moquer de la
magnificence du style, en l'appliquant
à des idées comiques ou familières, &
où l'élévation même de la Poésie n'est
presque jamais qu'une plaisanterie de
plus, sembloit avoir accredité pour tou-
jours ces idées dans la nation.

M. de Voltaire étoit dans cet âge heu-
reux où tout ce qui est grand frappe
puissamment l'imagination, où la passion
de la gloire ne mesure rien & franchit
tout, où le génie, comme la valeur,
s'absout de sa témérité par ses succès.
Mais comme il étoit conduit en même
temps par cette lumière supérieure, &
par cet esprit fin & pénétrant qui est
toujours le guide invisible du génie, il
ne négligea rien de ce qui pouvoit ré-
concilier la nation avec ce nouveau
genre, si souvent essayé & toujours
proscrit. Le choix du sujet & du Hé-
ros flatta la vanité nationale; la rapi-
dité du style se trouva d'accord avec la
vivacité François. L'usage tempéré,
& le choix même du merveilleux, qui
laissoit toujours entrevoir une vérité
sous une fiction, rassura notre raison
un peu timide, que le nom seul de mer-
veilleux effraye. Enfin les grandes beau-
tés philosophiques & morales, substituées

198 DISCOURS DE MESSIEURS
à ces tableaux de la nature qui caractérisent les Poèmes des anciens, parurent s'accorder avec le goût d'un peuple peu frappé de la nature physique, & qui, après avoir joui pendant un siècle des Arts d'imagination, commençoit, par une pente naturelle, à rechercher davantage le mérite des idées. On avoit vu la même révolution dans Rome, après le siècle brillant d'Auguste, si semblable en tout à celui de Louis XIV; & ce fut, comme on fait, à cette seconde époque de la Littérature Romaine, que le Génie ardent & fier, qui, à vingt-sept ans, avoit conçu & créé la Pharsale, remplaça dans l'Epopée les beautés pittoresques de Virgile, par ces beautés fortes & hardies que l'Eloquence & la Philosophie inspirent. Ainsi, la même marche du génie & du goût fit naître à Paris & dans Rome deux Poèmes fondés à peu près sur les mêmes principes: mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun.

La Pharsale offre l'idée de quelque monument d'Architecture antique, qui, dans le second siècle des Arts, auroit été dessiné d'une manière à la fois irrégulière & grande; où certaines parties étonneroient par leur caractère de

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 199
majesté, tandis que d'autres ne présenteroient à l'œil que de la confusion & des ruines; où les plus belles colonnes seroient couvertes de mousse, & quelquefois à demi ensevelies dans le sable; où l'on retrouveroit de distance en distance des statues de grands Hommes, dont les traits auroient l'expression la plus fière, mais mutilées ou imparfaites dans leur ensemble; où tout enfin attestant l'imperfection & le génie, le Spectateur, attiré tout à la fois & repoussé, éprouveroit presque en même temps le plaisir, la douleur, l'admiration, & le regret. La Henriade, au contraire, peut se comparer à un palais élevé par une main sage, & décoré d'une manière brillante, dont toutes les parties offrent le goût & la fraîcheur modernes; où la magnificence se mêle à la grâce, & la richesse à l'élégance; où les colonnes du marbre le plus poli présentent encore à l'œil l'harmonie des proportions; dont tous les ornemens ont à la fois de l'éclat, & qui, sans étonner & remplir l'imagination par sa grandeur, attache cependant & intéresse la vue du Spectateur à chaque pas. Déjà même le Héros François est devenu celui de l'Europe. M. de Voltaire a fait

adopter Henri IV par toutes les nations, comme si le Bienfaiteur des hommes eût été le Roi de tous les peuples.

C'étoit au Théâtre, c'étoit dans le champ cultivé par les Corneilles & les Racines, que M. de Voltaire devoit acquérir la maturité de sa grandeur & de sa gloire : c'est de là qu'est partie cette renommée qui dans sa marche a parcouru & embrassé l'Europe entière ; c'est de là que les cris d'admiration, prolongés de siècle en siècle, iront encore loin de nous retentir dans la Postérité. Ici, MESSIEURS, en vous parlant du mérite & de la supériorité de M. de Voltaire comme Poète tragique, que puis-je vous apprendre ? Je ne puis que m'entretenir avec vous de vos pensées & vous raconter vos plaisirs. Sa première gloire dans cette carrière a été de s'y frayer de nouvelles routes après les deux hommes à jamais célèbres qui l'avoient précédé. Presque tous les grands Hommes, on le fait trop, semblent frapper la nature & les siècles de stérilité dans le genre où ils ont une fois paru ; c'est qu'ils traînent après eux l'imitation. On diroit que le Génie ressemble à ces Rois de l'Orient, dont le malheur & la puissance est de rendre esclaves tous ceux

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 201
qui approchent d'eux. M. de Voltaire, après Corneille & Racine, a eu, comme eux, la gloire de donner à son Art un caractère qui lui fût propre. On peut dire que l'Art, sous ces trois hommes célèbres, eut un esprit comme un but différent. Corneille, venu après les longues tempêtes des guerres civiles, & qui, sous Richelieu, avoit encore vu des conspirations & des troubles, l'inquiétude des peuples, l'agitation violente des Chefs, & cette lutte sourde & pénible de la politique contre la force, & de la liberté contre le pouvoir absolu ; plein des grandes émotions que donne un pareil spectacle, composa la Tragédie en Homme d'Etat : à un peuple fier, il parla d'intérêt public, de politique, & de grandeur ; & dans cette époque, il fit, pour ainsi dire, la Tragédie de sa nation. Mais lorsqu'à de longs ébranlemens eut succédé le calme de l'obéissance, quand l'agitation des plaisirs eut pris la place de ces mouvemens orageux de la liberté, & qu'une Cour brillante & voluptueuse, en donnant de la pompe à l'antique galanterie Françoise, eut embellij l'amour par les Arts, & illustré les foibleffes par le mélange de la gloire ; alors la Tragédie, comme

la nation, descendit de sa hauteur. Racine, lui ôtant cette physionomie altière, lui donna des traits plus doux & plus tendres, & ce grand Homme fit la Tragédie de la Cour de Louis XIV. Dans l'intervalle qui sépara ces deux Poètes fameux de M. de Voltaire, & où la Tragédie se traîna long-temps sans caractère & sans force, je ne dois pas omettre ici l'Auteur célèbre de Rhadamiste & d'Electre, qui a jeté tant d'éclat dans ces deux Ouvrages. Mais cet homme singulier dans son talent comme dans ses mœurs, plein d'une vigueur inculte & d'une rudesse originale, fut presque étranger à sa nation comme à son siècle; & sans rien emprunter d'eux, sans avoir aucun rapport avec tout ce qui l'entouroit, il ne créa que la Tragédie de son caractère & de son génie. Enfin M. de Voltaire parut : son premier succès l'assura de ses forces, & le montra à la nation; mais il ne trouva point d'abord le genre & la manière qui lui devoient appartenir un jour : car la première jeunesse, qui paroît être la saison de la confiance & de l'audace, a plus en partage peut-être le courage de caractère que le courage & l'indépendance du génie, parce que celui-ci n'a pas encore eu le temps

de rassembler ses forces, de fonder sa puissance, & que ce n'est que par degrés qu'il est averti de toute sa grandeur.

Ce fut MESSIEURS, vous le savez, à l'époque de Brutus qu'il se fit une espèce de révolution dans ce génie vigoureux & ardent. Il avoit rassemblé tout ce que Paris pouvoit lui donner de goût & de lumières; il avoit acquis une parfaite connoissance du peuple à qui il étoit obligé de plaire; peuple délicat & sensible, mais fatigué de plaisirs, avide de toutes les jouissances du talent, & toujours prêt à les combattre; qu'on ne peut attacher que par la nouveauté, & qui cependant juge tout par la coutume & l'usage, & qu'il faut, pour ainsi dire, enlever à lui-même pour le fixer par des émotions durables & profondes. Il avoit médité les Anciens, qui, pour le goût, sont encore nos législateurs après deux mille ans; étudié profondément les grands Hommes du siècle de Louis XIV, qui le touchoient de plus près, & qui étoient comme sa famille & ses ancêtres. Il avoit fixé long-temps à Londres un oeil observateur sur cette nation à qui son Gouvernement, son climat, & ses mœurs ont donné une

Littérature dont les beautés & les défauts n'ont presque rien de commun avec la nôtre ; chez qui la pensée a quelque chose de plus recueilli & de plus profond, le sentiment est plus sombre, la Poésie plus morale ; où l'imagination, presque toujours mélancolique & solitaire, est toujours prête à s'allier à la Philosophie ; où la Tragédie, faite pour le peuple & pour des hommes qui ont besoin de secousses violentes, parle sans cesse aux yeux, & à l'aide du spectacle, enfonce quelquefois plus avant les traits de la pitié comme de la terreur ; où l'Art théâtral, dans sa liberté brute & sauvage, a une sorte d'audace & de fierté que lui donne l'indépendance des lois ; & semblable à ces hommes qui se gouvernent toujours par leur caractère, & jamais par des principes, tire souvent de son audace même plus de vigueur & des effets plus terribles & plus profonds. M. de Voltaire fit comme un Législateur qui, après avoir voyagé quelque temps chez un peuple où il auroit trouvé des mœurs fortes, mais à demi-barbares, de grands crimes & de grandes vertus, & les prodiges comme les excès du courage au milieu de l'anarchie ; de retour dans

le pays de sa naissance, & voulant donner une Législation nouvelle à un peuple civilisé, mais peut-être énérvé par sa politesse même, auroit cherché dans son génie un plan de Législation qui pût concilier le plus grand degré de force avec la soumission aux lois, & qui, développant toute l'énergie du caractère, lui laissât tous ses avantages en lui ôtant ses abus.

C'est ce problème, si difficile à résoudre en politique, que M. de Voltaire entreprit de résoudre dans l'Art de la Tragédie. Avec quel succès ? Vous le savez, MESSIEURS. Il donna donc plus de rapidité à l'action, plus de force à l'intérêt, plus de précipitation au dialogue, plus d'impétuosité aux sentimens, & en général, je ne fais quoi de plus véhément & de plus terrible au pathétique. Ne sont-ce point là, MESSIEURS, les effets que vous-mêmes, ainsi que toute la nation, avez éprouvés au Théâtre de M. de Voltaire ? Quand les fantômes de la Tragédie eurent-ils plus de pouvoir sur un peuple assemblé ? quand poursuivirent-ils le Spectateur avec plus d'empire, hors même du Théâtre, par cette horreur sombre & muette, suite des grandes

émotions, & que le Spectateur passionné aime à remporter avec lui, comme un sentiment à la fois doux & terrible ? N'est-ce pas lui qui a tiré la Tragédie, parmi nous, de cette langueur de galanterie née des mœurs de la Chevalerie antique, dont le ton, perpétué par les Romains & cher à la Cour de Louis XIV, étoit soigneusement conservé par les femmes comme le reste de leur empire, par les hommes comme un vieux titre de noblesse ; que Racine & Corneille avoient consacrée au Théâtre par leur exemple, & dont heureusement leurs foibles imitateurs nous ont laissé sentir le ridicule par leur impuissance à mêler de grandes beautés à ces défauts ? N'est-ce pas lui qui a pour jamais assuré la dignité de la Tragédie contre ce mauvais goût, en créant & en développant ce principe, qui fut un des secrets de son génie, que jamais l'amour, au Théâtre, n'est fait pour la seconde place ; & qu'il doit, ou n'y point paroître, ou y dominer en tyran ? Et qui a mieux rempli ce précepte que celui même qui l'a donné ?

On peut dire que M. de Voltaire, après Racine, a rajeuni la passion de l'amour au Théâtre : mais tous les deux

l'ont traitée d'une manière différente. Racine, avec l'art le plus insinuant & le plus doux, en a montré les nuances & les traits les plus délicats ; ce n'est que dans les trois rôles admirables d'Hermione, de Roxane, & de Phèdre qu'il en a peint & les orages & les fureurs. M. de Voltaire attache moins l'esprit par tous ces développemens si profonds & si fins, qui semblent pour chacun l'histoire secrète de ses foiblesses ; il peint l'amour à plus grands traits ; il mêle plus de pathétique à cette passion, dont il fait naître de plus grands malheurs comme de plus grands crimes. L'amour, dans Racine, est peut-être plus uniforme, parce qu'il le représente presque toujours avec les couleurs générales de tous les pays & de tous les siècles. J'en excepte le rôle sublime de Roxane, où il a marqué fortement la nuance particulière des intrigues d'un sérail, & cette tendresse menaçante toujours prête à s'armer du poignard du despotisme. M. de Voltaire, dans la peinture de cette passion, a peut-être moins heureusement exprimé cette nature générale, qui est comme le premier trait du dessin ; mais il en a saisi & tracé avec plus de force les différences locales qui naissent des mœurs

208 DISCOURS DE MESSIEURS
des peuples & de la diversité des climats, comme des temps. Enfin une différence singulière & frappante entre ces deux Poètes célèbres, c'est que dans Racine les trois rôles passionnés, & où l'amour est véritablement terrible & tragique, sont des rôles de femmes, & presque tous les rôles d'amans sont des rôles doux, tendres, & que ses Critiques ont même accusés d'un peu de foiblesse. M. de Voltaire, au contraire, a donné aux femmes cette sensibilité douce & tendre, & à ses amans les traits d'une passion énergique, impétueuse, & profonde. D'où a pu naître cette différence entre deux hommes de génie? Racine, familiarisé avec les chef-d'œuvres de l'Antiquité, a-t-il voulu suivre les traces & l'esprit des Anciens qui n'ont jamais donné cette grande passion de l'amour qu'à des femmes, & ont paru croire que les agitations terribles & l'excès de ce sentiment ne pouvoient qu'avilir un Héros? ou ce Peintre ingénieux & profond du cœur humain a-t-il pensé que les femmes, à qui la nature a donné une imagination plus vive & un cœur plus sensible; les femmes, dont tous les desirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 209
dont l'ame se soulève plus contre les obstacles par le sentiment même de leur foiblesse, sont par-là plus susceptibles des tourmens d'une passion malheureuse, de ces orages du cœur qui le bouleversent & le précipitent en un instant, par un flux & reflux rapide, vers toutes les extrémités contraires? Peut-être aussi que ce grand Homme, né avec l'ame la plus tendre, passionné pour les grâces & la beauté, se plaisoit à retracer dans les femmes toute la violence & l'empotement de l'amour: son imagination avoit besoin de les peindre, comme son cœur de les aimer; & lui-même jouissoit avec délices des larmes que son talent faisoit verser pour elles. M. de Voltaire, marchant après lui, pour trouver de grands effets qui lui appartenissent, dut suivre une route différente. Il transporta donc aux hommes tous les mouvemens tragiques des passions. On sait qu'en général un de ses principes de goût étoit de donner aux femmes les traits de la douceur plutôt que ceux de la force, & tout ce qui pouvoit séduire plutôt que ce qui pouvoit étonner. Et il faut convenir que, dans ce genre, Zaïre est le modèle de la séduction la plus aimable, comme de

la grâce la plus touchante. A l'égard de tous ces rôles passionnés qu'il a tracés avec tant de vigueur, peut-être que son imagination n'a fait que transporter aux Héros de ses Tragédies cette même impétuosité de caractère qu'il sentoît au fond de son cœur, & qui eût animé ses passions, si les travaux immenses ne l'eussent distrait du sentiment de l'amour. Ne fait-on pas que dans tous les Arts à qui un grand Homme imprime un caractère particulier, ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale & primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la nature? La nature, en l'organisant & en lui donnant les passions qui doivent l'enflammer, a dessiné, pour ainsi dire, au dedans de lui un modèle qu'il ne fait que manifester au dehors par ses travaux, & dont ses différentes créations ne sont que la copie vivante & animée. C'est ce qui, dans tous les genres, distingue l'homme de génie de celui qui ne l'est pas. Celui-ci emprunte son modèle, & va le demander à tout ce qui a existé avant lui; il ne fait que des copies mortelles. L'autre a dans lui-même, comme la nature, une puissance intérieure & active qui pénètre ses Ouvra-

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 211
ges, & leur donne à la fois la forme, la vie, & le mouvement.

M. de Voltaire étoit destiné à agrandir le champ de la Tragédie parmi nous. C'est lui qui le premier a fait entendre ces cris déchirans & terribles sortis du cœur d'une mère; qui a osé substituer les transports de la nature à ceux de l'amour; qui a fait frémir & pleurer sans le secours de cette passion qui jusqu'alors étoit regardée comme la seule dominatrice du Théâtre. C'est lui qui, dans *Sémiramis*, a donné le premier exemple de ce merveilleux effrayant & sombre, qui tout à la fois épouvante & attire la foible imagination de l'homme, espèce de magie dont les ressorts sont placés hors des bornes de la nature; où un grand Poète, élevant tous ses Spectateurs jusqu'à lui, fait croire à leurs âmes troublées, des prodiges que leur raison rejette, & instruit de la manière la plus frappante cette classe d'hommes qui, assez puissans pour commettre des crimes, sont assez malheureux pour n'avoir pas de juges sur la terre. N'est-ce pas lui encore qui, mêlant pour ainsi dire la Peinture à la Tragédie, a mis le premier sous nos yeux des tableaux ou pathétique ou terribles, & ren-

forcé l'illusion de l'ame par celle des sens? Mais avec quel art il a distingué les momens d'action qui deviennent plus effrayans ou plus majestueux quand on les voit, de ceux que les prestiges de l'imagination doivent embellir ou créer, & qu'il ne faut point voir pour en être frappé d'une manière plus puissante! C'est lui enfin qui, mettant sur la Scène beaucoup de nations qui n'y avoient point paru jusqu'alors, a conquis, pour ainsi dire, à la Tragédie presque tous les peuples de la terre & toutes les richesses de l'Histoire. Ainsi, il a suppléé, par la variété des mœurs, à celle des passions, & par la nouveauté des intérêts, à celle des situations tragiques, dont le nombre s'épuise & diminue tous les jours.

Un Sage qui dans Athènes appliqua l'Eloquence à la Philosophie & la Philosophie à la Législation, Platon, en examinant l'influence de la Poésie & des Arts sur les mœurs publiques, ordonne que la Tragédie, sur le Théâtre, fasse les fonctions de la loi, en punissant le crime, en honorant la vertu. Cette idée sublime, qui semble élever le Poète au rang de Magistrat & de Législateur, avoit été remplie par les

Corneilles & les Racines dans les dénouemens de leurs pièces. M. de Voltaire a fait plus; il a fait de la Tragédie entière une école de Philosophie & de Morale, de cette Morale universelle, faite pour les Peuples & les Rois, & pour toutes les nations comme pour la sienne. Alzire, Mahomet, Sémiramis, l'Orphelin de la Chine sont des pièces de ce genre. Et dois-je craindre d'être démenti parmi vous, MESSIEURS, si j'ose dire que de tels Ouvrages, peut-être, sont plus puissans que les lois pour adoucir les mœurs, pour changer l'esprit d'un peuple, pour lui inspirer une horreur salutaire des grands crimes? Solon ordonna, par une loi expresse, qu'on lût tous les ans l'Illiade dans Athènes. Si on doit préférer le génie qui éclaire & adoucit les hommes, le Peintre de Henri IV, d'Alvarès & de Zopyre, mériteroit bien mieux cet honneur parmi nous. Mais ici le plaisir même tient lieu de loi, & l'admiration publique remplace les ordres du Législateur.

M. de Voltaire, en transportant à la Tragédie ces grandes beautés philosophiques & morales, a donc créé la Tragédie de son siècle; mais ici encore il

214 DISCOURS DE MESSIEURS
faut remercier son génie de ce qu'en donnant ce nouveau caractère au genre tragique, il ne l'a point dénaturé. On fait que la Comédie, qui par la pente & l'esprit général du siècle a subi la même révolution parmi nous, n'a point été aussi heureuse; qu'en devenant plus morale, elle est aussi devenue plus froide; & qu'à force d'instruire, elle a perdu cette verve de plaisanterie qui fait son caractère. L'imagination brûlante & rapide de M. de Voltaire a préservé la Tragédie d'un pareil danger. Semblable au feu qui transforme tous les corps en sa propre nature, son génie a rendu la Morale même sensible & passionnée, comme le génie de Molière, dans Tartuffe, a su la rendre originale & vraiment comique.

Telle a été, MESSIEURS, l'influence de M. de Voltaire dans la Tragédie, dans cet Art qu'on peut véritablement appeler le sien, quoiqu'il n'y ait pas régné seul, parce qu'on sent que c'étoit là qu'étoit marqué son empire. On sent qu'il lui appartenoit par les droits de la nature, & que c'est le sort des hommes doués de cette force & de cette véritable puissance du génie, de se rendre les propriétaires immortels

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 215
de tout ce qu'ils touchent. L'on a reproché à cet homme célèbre, je ne le dissimulerai point, d'avoir quelquefois sacrifié la vraisemblance à la beauté des situations, & négligé la régularité des plans pour la grandeur des effets. Il ne m'appartient ni de le condamner ni de l'absoudre. L'Univers & le temps, voilà les deux seuls juges des grands Hommes. Mais je demanderai au peuple assemblé, qui pleure & frémit à la représentation de ses chef-d'œuvres, laquelle de ces situations si belles il voudroit retrancher, pour n'avoir point à se reprocher ses larmes. Je demanderai si, au Théâtre, le jugement des pleurs ne l'emporte pas sur celui de la raison; si le premier talent de cette espèce d'enchantement qu'on nomme Poète, n'est pas celui de l'illusion, & la première vérité celle du sentiment. Je demanderai s'il n'en est pas des grandes productions des Arts comme de celles de la nature, où quelquefois une irrégularité heureuse amène une sorte de merveilleux qui en impose, & une magnificence d'effets qui étonne & subjugué l'imagination. Ce n'est pas que dans cette assemblée, & parmi vous, MESSIEURS, qui êtes les dépositaires & les gardiens

216 DISCOURS DE MESSIEURS
de tous les principes des Arts, j'in-
vite le talent à s'affranchir de ces règles,
qui ne sont que la marche ordinaire du
génie, observée par le goût. Sans doute
le Poète & l'Artiste doivent aux règles
le même respect que le citoyen doit
aux Loix; mais dans les Républiques
les mieux constituées n'a-t-on pas vu
quelquefois l'enthousiasme patriotique
s'élever au dessus des loix, & pour
me servir de l'expression du Président
de Montesquieu, *la vertu s'oublier un
moment, pour se surpasser elle-même?* Alors,
n'en doutons pas, elle se justifie par sa
grandeur & ses succès. Et si M. de Vol-
taire étoit encore vivant, & qu'il pût
entendre ces reproches, il pourroit, dans
un autre genre, imiter Scipion, qui,
accusé devant le peuple d'avoir violé la
loi, au lieu de répondre, se contenta
de rappeler ses victoires; & lui aussi,
il auroit le droit de dire comme le
Romain: *Montons au Capitole, & allons
rendre grâce aux Dieux.*

Si l'on parloit d'un autre homme que
de M. de Voltaire, qui pourroit croire,
MESSIEURS, que le génie ardent & pas-
sionné, qui en avoit fait un si grand
Poète tragique, lui eût permis de se
plier à des genres qui demandent presque
dans

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 217
dans l'esprit des qualités contraires? Il
semble que cette même imagination par
laquelle il dominoit sur nous d'une ma-
nière si impérieuse, exerçoit sur lui le
même empire; qu'elle lui donnoit le
besoin de peindre au dehors tout ce qui
frappoit sa pensée, & que tous les gen-
res devoient un tribut à sa gloire. Si
dans le peu de Comédies qui lui sont
échappées, & qui étoient comme un
jeu de son esprit & un délassement de
ses travaux, il ne s'est pas mis à côté
des hommes célèbres qui se sont distin-
gués parmi nous dans cette carrière,
il y a du moins porté le mérite de l'in-
térêt, de la grâce, d'un dialogue pi-
quant & d'un style plein d'imagination
dans sa familiarité même. Aussi y a-t-il
eu des succès. On se souvient encore
de l'impression d'étonnement & de plaisir
que fit l'Enfant Prodigue à sa nouveauté,
comme une production singulière & pres-
que sans modèle. Nanine nous attache
encore tous les jours, & nous intéresse.
L'Écossaise, le meilleur peut-être de
ses Ouvrages dans ce genre, & qui a le
plus le mérite de la Comédie, rappelle
souvent le Spectateur par le tableau sin-
gulier qu'elle lui offre, & sur-tout par
la peinture d'un des caractères les plus
Tome VIII.

218 DISCOURS DE MESSIEURS
originaux qu'il y ait au Théâtre; celui
d'un Négociant riche & brusque qui a
de la bonté sans politesse, ignore ou mé-
prise toutes les conventions, prodigue les
bienfaits, & manque à tous les égards;
que ceux qu'il oblige seroient presque
tentés de haïr, s'ils n'étoient forcés à
l'admirer; qui est sensible sans qu'il s'en
doute, comme il est singulier sans le
savoir, & ne s'étonne de rien que de
l'étonnement & de l'admiration que ses
procédés inspirent. Quand on ne le sau-
roit pas, on devineroit aisément que
ce caractère est étranger à notre nation.
Ici M. de Voltaire imita Térence, qui
peignoit à Rome les mœurs de la Grèce.
Je m'abandonne, MESSIEURS, au
plaisir de suivre dans ses différentes
routes ce Génie extraordinaire & sin-
gulier, qui, dans les genres même où
il n'a point échappé à la critique; a su
se créer un mérite qui n'étoit point à
d'autres, & remplacer par des beautés
nouvelles, celles qui lui manquoient. C'est
sous sa main que notre Poésie a su pren-
dre à la fois tous les tons: c'est lui qui
a créé parmi nous les modèles de cette
Poésie philosophique dont Lucrèce donna
l'exemple aux Romains, qui immorta-
lisa le génie de Pope en Angleterre;

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 219
que la patrie du Dante, de l'Arioste &
du Tasse n'a point cultivée; que le siècle
brillant de Louis XIV ignora lui-même,
& qui sans doute eût réconcilié avec
l'Art des vers le génie mâle & vigou-
reux de Pascal, si elle eût été connue
de son temps. Boileau, le Poète de la
raison & du goût, dans ses belles Epî-
tres morales, donna des préceptes à
l'homme; mais lui, qui osa tenter en
vers plusieurs hardieses heureuses, n'a-
voit jamais entrepris de peindre les idées
abstraites de la Métaphysiques avec les
couleurs de l'imagination, ou d'embellir
la Physique même du charme des vers,
M. de Voltaire l'a tenté avec succès. La
Poésie Françoise, jusqu'alors circonf-
pecte & timide, s'est étonnée de pren-
dre un nouvel effor; elle a parlé quelque-
fois le langage des Lockes & des Schaf-
tesburys; transportée dans les cieux
de Newton, elle a tracé en vers pleins
de majesté les mouvemens & les or-
bites des astres, a monté sur le char
du Soleil pour en peindre les couleurs,
& en a pris, pour ainsi dire, l'éclat &
la magnificence.

Dans cet homme singulier, tout est
contraste. On diroit qu'il se joue de son
imagination & de son talent, & qu'il

lui donne toutes les formes, pour nous donner toutes les illusions. Qui a su conter en vers d'une manière plus agréable, quoique si différente de celle de La Fontaine ? On ne peut point dire que, dans ce genre, l'un égale ou surpasse l'autre ; ils n'ont point de mesure commune ; ils n'ont de rapport entre eux que celui d'attacher & de plaire. Si on vouloit les comparer, il seroit beaucoup plus aisé de saisir ce qui les distingue, que ce qui les rapproche. La Fontaine conte avec une sorte d'ingénuité aimable, qui s'empare doucement de votre attention ; M. de Voltaire, avec une finesse piquante & qui réveille l'esprit à chaque instant. L'un dans sa marche se repose, s'arrête, mais vous aimez à vous arrêter avec lui ; son repos a autant de charme que son mouvement : l'imagination rapide de l'autre vous entraîne, vous mène par des routes plus singulières & plus imprévues, qui par là même deviennent plus courtes. La Fontaine semble conter pour lui-même ; M. de Voltaire n'oublie jamais qu'il conte pour les autres. Tous deux sont Peintres dans leurs récits ; mais les traits de l'un ont plus de naïveté, & ceux de l'autre plus de force. Souvent La Fontaine indique le tableau, & M. de

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 221
Voltaire le compose. Leur gaieté ne se ressemble pas ; leur grâce même est différente. Celle de la Fontaine a plus d'abandon, & pour ainsi dire, plus d'oubli d'elle-même ; c'est celle de l'enfance ou de la beauté qui s'ignore. La grâce, chez M. de Voltaire, a plus de physionomie, & son charme, quoique naturel, semble plus fin ; on voit qu'elle a reçu l'éducation de la Société & des Cours. Enfin, quoique tous deux aient de la négligence, cette négligence n'est pas la même. Dans La Fontaine, elle tient au caractère de son esprit comme de son ame, à une mollesse aimable, qui est plus enchantée du repos que de la gloire, & ne veut point acheter une perfection au prix d'un effort : dans M. de Voltaire, elle semble fixée par la chaleur même de son imagination, qui ne lui permet pas de s'arrêter, peint toujours de premier mouvement, n'achève pas pour créer encore, & toujours plus pressée de produire, lui fait oublier l'idée qu'il vient de tracer, pour la nouvelle idée qui le frappe, précipitant à la fois sa marche, son style, & son Lecteur avec lui.

Mais si dans le conte & le récit familier ou plaisant, on peut lui opposer

La Fontaine parmi nous, & l'Arioste chez les Italiens, qui peut-on lui comparer dans les Poésies légères, & qu'on appelle de Société? Il sembloit que la supériorité dans ce genre devoit appartenir de droit au siècle & à la Cour brillante & polie de Louis XIV. M. de Voltaire lui a enlevé cette gloire, & les Chaulieux, les la Fares, les Hamiltons n'ont plus que le second rang. Ce qui le caractérise dans ces sortes d'Ouvrages, ce n'est pas seulement la précision, l'élégance, la facilité, l'esprit, qualités communes à ses autres Poésies comme à celles-là : c'est le choix le plus piquant & le plus fin de la langue familière, qui sous sa main acquiert la sorte de noblesse que la grâce donne; c'est l'heureux accord des images du Poète avec le ton de la conversation la plus aimable; ce sont les tournures les plus imprévues, & comme des saillies d'imagination, qui, outre le mérite de la surprise, ont encore celui du naturel, parce qu'on voit bien qu'elles ne sont que le mouvement & la marche de son genre d'esprit; c'est le tact le plus délicat de toutes les convenances; c'est dans la plaisanterie avec les Grands & les femmes (deux sortes de puissances

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 223
dans la Société), une hardiesse mesurée, & que le goût le plus sûr ne manque jamais d'avertir-à temps du point où il faut s'arrêter; c'est enfin tout ce que l'Art le plus réfléchi sembleroit devoir trouver à peine en le cherchant, & que M. de Voltaire laissoit tomber en se jouant & presque sans y penser, de sa plume brillante & facile. Aussi la Haine & l'Envie, qui lui ont tout disputé, n'ont pas osé même lui disputer ce succès. Une fois, elles ont été forcées d'être justes. M. de Voltaire nous rappelle Alcibiade exilé & proscrit après des victoires, mais qui subjuga les Athéniens par ses agrémens.

Arrêtons - nous un moment, MESSIEURS, pour considérer ici d'une vue plus générale le sort de la Poésie Françoise, & les obligations qu'elle eut à cet homme célèbre. Parvenue à son plus grand éclat sous un règne où tout prit de la hauteur & de la dignité, elle parut à la fin s'obscurcir avec lui, comme si elle étoit destinée à suivre dans sa marche & dans sa décadence la grandeur politique de l'Etat qui l'avoit vue naître. Peut-être qu'en effet le génie de la Poésie a besoin d'un certain éclat de prospérité publique qui élève à la fois

& enflamme les imaginations. Il faut que le Monarque, entouré du bonheur, puisse au moins fixer sur elle des regards fereins. Mais Louis XIV, dans la caducité de l'âge & du malheur, l'ame flétrie par les disgrâces & les chagrins, environné des tombeaux de ses enfans & des ruines de son royaume, livré dans l'intérieur de ses palais à cette tristesse solitaire d'un vieillard qui a perdu ses goûts, & d'un Roi qui survit à ses succès; Louis XIV, dans cet état, étoit bien loin des beaux jours de sa jeunesse, où son ame heureuse s'ouvroit à tous les plaisirs des Arts, comme à ceux de la grandeur; où il aimoit à ranimer d'un regard le génie éteint du vieux Corneille, & à reconnoître son cœur dans les peintures touchantes de Racine; où le Monarque indiquoit à Quinault le sujet & le plan d'Armide; où Molière persécuté mettoit le Tartuffe sous l'abri du Trône. Ils n'étoient plus ces jours de plaisir & de gloire, où les chefs-d'œuvres du génie servoient d'embellissement aux Fêtes des Héros. La Poésie s'éclipsoit de toutes parts. Rousseau seul, par un grand talent dans un genre que le siècle de Louis XIV lui avoit laissé, & qui n'avoit point été cultivé avec

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 225
succès depuis Malherbe; Rousseau, né pour l'harmonie & les images; comme pour la pompe & la fermeté du style, seul, rappeloit encore le beau siècle qui s'étoit écoulé, & soutenoit la Poésie dans cette décadence générale qui la menaçoit. La Régence & les mœurs qui la suivirent, ne lui furent pas plus favorables; car la Poésie, sans être austère, pour conserver tous ses charmes, veut de la liberté sans licence; elle a besoin que la sensibilité se mêle à l'amour, & la décence à la volupté. Dans le même temps, des hommes célèbres, plus distingués par leur esprit que par leur imagination, & trop accoutumés à mettre la finesse à la place du sentiment, formèrent entre eux une espèce de conjuration contre la Poésie; ils la traitèrent comme une usurpatrice qui s'étoit prévalu de l'enfance de la raison humaine, pour obtenir trop long-temps un empire & des droits qui ne lui appartenoient pas. Tout sembloit les seconder, leur mérite & leur considération personnelle, qui ajoutoit un nouveau poids à leur opinion; cette espèce de rivalité qui s'élève presque toujours entre un siècle fameux qui n'est plus le siècle qui lui succède; la pente trop naturelle des

hommes à se dégoûter de leurs plaisirs, & à moins estimer ce qu'ils possèdent; le besoin de chercher de nouveaux genres, par la difficulté d'égaliser les grands Hommes déjà connus; enfin cet esprit général de Philosophie & de raison, qui commençoit à devenir le caractère dominant du siècle: & l'on vouloit armer la raison contre la Poésie, comme en Politique on cherche à désunir des Alliés qui ont besoin l'un de l'autre, & qui seroient sûrs de multiplier leurs forces en s'unissant. C'est au milieu de toutes ces circonstances, qui sembloient devoir précipiter la chute de la Poésie Française, que M. de Voltaire, presque seul, en a soutenu la gloire avec tant d'éclat. Pendant un demi-siècle, ce génie vigoureux l'arrêta sur le penchant de sa ruine. Il sut attacher, par le charme de ses vers, toutes les classes de Lecteurs, offrant à chacune tout ce qui pouvoit lui plaire: aux femmes, les agrémens & la molle facilité de leur esprit; aux Sociétés du monde & de la Cour, leur ton; aux Philosophes, leurs idées; aux hommes d'imagination, la richesse des couleurs & la variété des tableaux; aux âmes sensibles, ces passions énergiques & brûlantes qu'il est aussi rare de ressentir.

que de peindre, & dont l'image nous plaît encore, par le souvenir délicieux des plaisirs ou des tourmens qu'elles nous ont fait éprouver. C'est ainsi qu'il a conservé cinquante ans & transmis jusqu'à nous ce grand dépôt de la Poésie Française que lui avoit remis le siècle de Louis XIV; entretenant par son génie le feu sacré jusqu'à l'époque où le renouvellement de l'Eloquence, l'étude de l'Histoire Naturelle, les grands tableaux de la Nature, présentés sous les pinceaux fiers & hardis d'un Philosophe Poète, la renaissance du goût pour les anciens, le commerce même & les richesses de la Littérature étrangère, ont paru ranimer dans la génération nouvelle le goût & le talent des vers, & sur tout cette Poésie pittoresque & d'images, dont plusieurs d'entre vous, MESSIEURS, dans des Ouvrages distingués, ont déjà donné des modèles à la nation.

Avant M. de Voltaire, presque aucun de nos Poètes célèbres n'avoit eu le mérite d'écrire d'une manière supérieure en prose. Et si l'on consulte les annales littéraires de tous les peuples, on verra que ces deux genres de gloire avoient été presque toujours séparés. Chez

les Grecs, Hérodote & Thucydide n'eurent point le talent des vers, ni Euripide & Sophocle celui d'écrire l'Histoire. Platon, qui dans Athènes fut l'Homère des Ecrivains en prose, s'étoit essayé dans la Tragédie & l'Epopée, sans y réussir. Cicéron eut besoin de s'absoudre de la médiocrité de ses vers par la beauté de ses discours. Chez les Modernes, Machiavel en Italie, Adisson en Angleterre, & Racine en France, avoient été presque les seuls qui avoient paru annoncer un talent supérieur dans les deux genres : mais tous trois en cultivèrent un de préférence, & parurent presque négliger l'autre *. Il étoit réservé à M. de Voltaire de s'acquérir une gloire éclatante dans tous les deux. Il eut, comme tous les grands Ecrivains, une prose qui ne fut qu'à lui, & dont le caractère même fut tout à fait différent de celui de ses vers. Il étoit comme impossible de mieux dissimuler sa qualité de Poète. Il n'en retint que ce degré d'imagination qu'il faut pour donner du coloris à la pensée & du mouvement au style : mais ces

* Machiavel & Adisson ont fait très-peu de vers ; Racine, comme on sait, a très-peu écrit en prose.

couleurs furent douces, & ce mouvement fut tempéré ; il savoit à propos mettre de l'économie dans l'usage de ses forces, comme il savoit au besoin les déployer tout entières.

Parmi tant de genres si variés, auxquels M. de Voltaire appliqua ce nouveau talent, j'en distingue un plus important par son objet comme par son étendue, & où cet homme célèbre n'a pu s'arrêter, sans y laisser l'empreinte du génie qui trace des sillons nouveaux, & change les routes où l'habitude se traînoit depuis des siècles. Ce genre est l'Histoire. La Littérature Françoise, qui avoit fait des progrès si éclatans sous Louis XIV, & avoit paru si féconde en grands Hommes (chose singulière), dans ce genre seul étoit demeurée impuissante & stérile, soit que l'esprit monarchique en général soit peu favorable au génie de l'Histoire, dont l'esprit fier & indépendant doit être libre comme la vérité, oublier les titres pour ne peser que les actions, & juger les Rois comme les peuples ; soit que dans la Monarchie, où tous les ressorts politiques sont cachés & les causes des événemens sont presque toujours le secret du Trône, l'Historien se trouve

230 DISCOURS DE MESSIEURS
réduit à former des conjectures au hasard, ou à ne présenter que des faits sans chaîne & sans liaison; soit enfin que l'esprit général du siècle de Louis XIV, cet esprit d'adoration & d'enthousiasme que la grandeur du Prince avoit inspiré aux Sujets, esprit très-propre à former des Orateurs, des Poètes, des Peintres, des Sculpteurs, enfin tous les talens des Arts où l'embellissement & l'exagération peuvent avoir lieu, fût, par ce caractère même, moins propre à former le talent de l'Historien, dont le premier devoir est d'être sans passion, & pour qui l'enthousiasme est de tous les écueils peut-être le plus dangereux. Aussi ce siècle célèbre fut le siècle du Panégyrique, & non de l'Histoire. Il fit naître des Pélissons & des Bossuets, & non des Tite-Lives & des Tacites. Ce champ restoit donc tout entier pour notre siècle; & M. de Voltaire s'en est emparé. La Muse de l'Histoire remit son pinceau à la même main qui fut tracer la Henriade, Zaïre, Mahomet, & cette foule d'Ouvrages agréables dans tous les genres. Avec ce pinceau rival de celui des Anciens, M. de Voltaire dessina d'abord une figure altière, qui unissoit à tous les traits de la jeunesse la

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE 231
hauteur d'un Conquérant, traînant après elle une admiration mêlée de terreur, faisant & dé faisant des Rois, repoussant d'une main sévère les plaisirs, entourée de toutes les vertus qui tiennent à la force & peuvent se concilier avec la guerre, calme & sanglante au milieu des batailles, & l'air serein, quoique le visage brûlé du feu des combats. Cette figure étoit celle de Charles XII. Il en dessina bientôt une seconde aussi fière, mais plus calme, & d'une tranquillité majestueuse; elle ébranloit aussi des Etats par ses armes, mais sembloit elle-même placée hors du mouvement, quoiqu'elle le fît naître. Le Génie & la Valeur, à qui elle paroïsoit commander en Souveraine, venoient déposer à ses pieds les drapeaux des peuples vaincus, en la remerciant d'avoir bien voulu se servir de leurs mains pour augmenter sa gloire: elle avoit à côté d'elle les Arts & les plaisirs; les plaisirs respiroient la grandeur, & les Arts suspendoient leurs chef-d'œuvres autour du Trône parmi des trophées; enfin elle étoit escortée d'une foule de grands Hommes qu'elle sembloit inspirer d'un de ses regards, & qui à leur tour réfléchissoient sur elle tout l'éclat dont ils

232 DISCOURS DE MESSIEURS
étoient eux-mêmes entourés. Cette figure
imposante étoit celle de Louis XIV. En-
fin, dans une composition plus vaste &
plus grande, il dessina le tableau du
genre humain tout entier, depuis les
siècles barbares, & conduit, à travers
tant de révolutions & de malheurs, jus-
qu'à cette époque des Arts & des lu-
mières, qui semble promettre une fé-
licité nouvelle aux nations. Tels sont
les trois monumens historiques élevés
par les mains de M. de Voltaire, &
qui tous les trois sont des Ouvrages les
plus distingués de la Littérature Fran-
çoise; il s'y place à côté des plus grands
modèles, par cette éloquence naturelle
& mesurée qui convient à l'Histoire, par
l'art de répandre de l'intérêt sur ses ré-
cits, par le talent de préparer & d'en-
chaîner les faits, talent aussi nécessaire
à l'Historien qu'au Poète dramatique,
& qui, dans les deux genres, fonde éga-
lement la vraisemblance; enfin par la
manière dont il juge les événemens &
les hommes: & c'est peut-être un des
caractères les plus frappans de ce Génie
singulier. Celui qui dans la Tragédie a
une imagination si impétueuse & une
ame si passionnée, dès qu'il écrit l'His-
toire, n'a plus qu'une raison calme. On

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 233
n'aperçoit dans l'Historien aucun de ces
élans d'une ame ardente, & de ces éclairs
d'imagination qui font souvent son ca-
ractère & son charme comme Poète. La
raison alors vient soumettre à une loi
exacte ses jugemens comme son style;
& celui même de tous ses Ouvrages
historiques où le sujet & le caractère
principal devoient plus donner à l'His-
torien des souvenirs de Poète, je veux
dire l'Histoire de Charles XII, est peut-
être celui de tous dont la composition
générale est la plus austère. Jamais les
fautes & les erreurs brillantes où la sé-
duction de la gloire entraîne un jeune
homme & un Héros, ne furent mieux
appréciées que dans cet Ouvrage, sans
que l'imagination, qui peut-être en est
éblouie en secret, dicte jamais son ju-
gement à la raison.

L'Histoire moderne avant lui, vous
le savez, MESSIEURS, portoit encore
l'empreinte de ces temps barbares où
les oppresseurs & les tyrans des na-
tions seuls étoient comptés parmi l'es-
pèce humaine; où le peuple & tout ce
qui n'étoit qu'homme, n'étoit rien. Les
Gouvernemens avoient changé. L'hom-
me étoit rentré du moins dans une par-
tie de ses droits; mais l'Histoire, frappée

234 DISCOURS DE MESSIEURS
encore de l'esprit de l'antique servitude, sans faire un pas en avant, sembloit restée au siècle de la féodalité: elle n'osoit en quelque sorte croire à l'affranchissement du peuple, & le repouffoit de ses annales, comme autrefois esclave il étoit repouffé de la Cour & des palais de ses tyrans. C'est M. de Voltaire, MESSIEURS, qui le premier a senti, a marqué la place que la dignité de l'homme devoit occuper dans l'Histoire. Il a donc voulu que l'Histoire désormais, au lieu d'être le tableau des Cours & des champs de bataille, fût celui des nations, de leurs mœurs, de leurs lois, de leur caractère; & il a lui-même exécuté ce grand projet. Polybe avoit écrit l'Histoire guerrière; Tacite & Machiavel, l'Histoire politique; Bossuet, l'Histoire religieuse; M. de Voltaire écrivit le premier l'Histoire philosophique & morale: aussi cet homme extraordinaire, qui a renouvelé parmi nous presque tous les champs de la Littérature, a fait par son exemple une révolution dans l'Histoire. On s'est empressé de suivre ses traces, comme tous les Navigateurs de l'Europe suivirent en foule les traces de Colomb dans les routes qu'avoit devinées son génie, & chacun est venu

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 235
partager les dépouilles de ce Nouveau-Monde de l'Histoire ouvert à notre siècle. Tous les Ouvrages faits dans ce genre sont autant d'hommages rendus à M. de Voltaire; & parmi les Ecrivains qui l'ont imité, il a la gloire de compter aussi des hommes célèbres, soit en France, soit en Angleterre, à peu près comme ces Rois conquérans, qui, outre la multitude qu'ils traînoient dans leurs armées, comptoient aussi des Rois sous leurs drapeaux.

Il ne restoit plus qu'un succès à M. de Voltaire; c'est celui du Roman: & il ne l'a point dédaigné, parce qu'il ne dédaigna jamais aucune sorte de gloire. Ce genre, qui a subi tant de révolutions, étoit destiné à en éprouver encore une nouvelle sous la main qui a donné un nouveau caractère à tout. Il est à remarquer que le Peintre de Zaïre & d'Aménaïde, l'Ecrivain qui a parlé de l'amour avec tant de charmes, & quelquefois avec une galanterie si douce, a, pour ainsi dire, ôté l'empire du Roman aux femmes, qui de tout temps y avoient régné. Il en a fait un conte pour les Sages qui veulent s'instruire, & il les instruit presque toujours en leur présentant une suite de tableaux rapides,

où il trace en courant les préjugés, les erreurs, les usages ridicules des peuples, les désordres de la Société, & plutôt des vices que des passions. Avidé de faire la satire de l'homme dans tous les pays comme dans tous les rangs, il semble craindre que l'homme quelque part ne lui échappe & ne trouve un asile contre ses traits: il le poursuit par-tout, parcourt les ridicules du globe entier, passant d'un monde à l'autre; rapprochant ce qui peut-être ne le fut jamais par la nature, mais créant l'illusion par la magie de ses pinceaux; étonnant sans cesse par des oppositions de scènes & de contrastes d'opinions ou d'idées; trouvant le côté plaisant des plus grands objets, & le côté philosophique des plus petits. M. de Voltaire dans ce genre d'Ouvrage, qui de tous est peut-être celui qui peint le mieux son esprit naturel & son imagination, a pressé, pour ainsi dire, & ferré le ridicule, comme dans la Tragédie il a pressé le pathétique & l'intérêt. Ainsi, le Roman, sous sa main, par une sorte d'association nouvelle & qui n'étoit réservée qu'à lui, réunit à la fois le génie de l'Histoire, celui de la Comédie, celui de la Satire, celui de la Philosophie morale, & quelquefois le merveil-

leux des Orientaux, qui devient philosophique par les grandes leçons qu'il en tire, en même temps qu'il plaît & qu'il étonne par l'empire inévitable que tout merveilleux a sur son imagination.

Après tant de travaux si opposés, que manquoit-il à cet homme extraordinaire que d'avoir voulu voyager dans les Sciences & annoncer les découvertes de Newton? Ce seroit à l'Ecrivain philosophe, au Géomètre créateur qui a lui-même confirmé les découvertes du Philosophe Anglois*, & que je vois assis parmi vous, MESSIEURS, parce qu'au génie des plus hautes Sciences il joint le mérite d'une Littérature également fine & profonde; ce seroit à lui d'apprécier les efforts de M. de Voltaire en ce genre. Quelque jugement qu'on porte de cet Ouvrage, il aura droit d'étonner, quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remercièrent Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru & tout vaincu, il leur avoit montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquises.

* *Recherches sur la précession des Equinoxes, & sur différens point du Système du Monde, par d'Alembert.*

Cette Monarchie universelle des talens, cet Empire composé de tous les Empires réunis, avoit été sans modèle & sans exemple dans les quatre grands siècles des Arts qui avoient précédé celui-ci. Le siècle fameux de Louis XIV ne vit personne qui osât même aspirer de loin à cette conquête générale; & l'ambition, qui veut tout dominer, parut alors n'appartenir qu'au Souverain: c'est que la force politique, principe de l'agrandissement des Rois, étoit alors fondée depuis long-temps; au lieu que dans l'Empire des Lettres & des Arts tout commençoit à naître: il falloit d'abord tout créer. Le génie de l'invention, ce génie qui apparoît toujours à l'homme au sortir des temps barbares, rarement s'égare & se disperse à la fois sur plusieurs objets; il repose sur un seul genre qu'il féconde par ces méditations profondes & lentes, créatrices des grandes idées. Telle est l'occupation & l'ouvrage du premier siècle des Arts. Mais quand tous les chemins sont ouverts, toutes les carrières tracées, alors le génie peut concevoir le vaste dessein de tout embrasser & de tout réunir: & ce qui prouve, MESSIEURS, que c'est là le progrès naturel ou de l'ambition ou du talent,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 239
 c'est qu'à la fin du dernier siècle, & à la naissance du nôtre, deux hommes d'un mérite distingué, avant M. de Voltaire, avoient osé tous deux former ce grand projet; mais tous deux furent comme ces Guerriers entreprenans & hardis que l'on rencontre quelquefois dans l'Histoire, qui, n'ayant reçu de la nature, ni tout le talent, ni tout le génie de leur ambition, ont échoué, parce qu'ils exécutoient avec foiblesse ce qu'ils projetoient avec audace, mais cependant ont frayé la route à d'autres. La Motte & Fontenelle avoient tracé le plan de la conquête, & M. de Voltaire l'a exécuté.

Mais comment a-t-il pu rassembler tant de forces dont il avoit besoin? Comment un seul homme a-t-il pu suffire à tant de travaux? La nature, qui s'est toujours réservé la plus grande part dans la formation des grands Hommes, avoit sans doute beaucoup fait pour lui. Elle lui avoit donné les trois instrumens du génie, ce tact prompt & rapide de l'esprit, qui d'un coup-d'œil saisit, embrasse, & rapproche les idées; l'imagination ardente, qui, comme un miroir, fait tout réfléchir & tout peindre; la sensibilité, tantôt douce & tendre, tantôt

240 DISCOURS DE MESSIEURS
énergique & impétueuse. Joignez à toutes ces qualités cette inquiétude insurmontable d'un caractère que le sentiment continuel de ses forces tourmente, qui se nourrit de son ardeur, & ne peut se reposer que dans l'agitation & le mouvement ; alors vous verrez naître cette passion opiniâtre & profonde d'une ame occupée quatre-vingts ans d'étude & de travaux, & qui ne connut jamais un seul instant, ni l'épuisement de la pensée, ni le refroidissement qui naît d'une longue habitude. Vous verrez naître cet amour dévorant de la gloire, cette soif de célébrité toujours satisfaite & jamais diminuée, qui, promenant des regards inquiets sur toute l'Europe, le portoit sans cesse à se mesurer avec tous les grands Hommes, lui faisoit chercher des rivaux chez toutes les nations, le mettoit en présence de tous les siècles passés & à venir. Vous verrez cette activité toujours renaissante, cette économie inquiète & avare de toutes les heures, une sorte de respect sacré pour le temps, dont la plus petite portion se présentoit à lui comme pouvant ajouter à sa gloire ; sentiment qui eût rendu le génie, comme la bienfaisance, inconsolable d'avoir perdu un jour. Il avoit donc

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE 241
donc reçu de la nature, MESSIEURS, toutes les passions qui peuvent donner le plus de mouvement à l'esprit, & prolonger ce mouvement jusqu'au plus long terme de la vie humaine. Telle a été l'influence de son caractère sur son esprit. C'est ce caractère qui l'a soutenu dans la lutte éternelle qui lui étoit assignée contre l'Envie ; car à mesure que le grand Homme croît & s'élève, le spectre de l'Envie croît & s'élève à ses côtés. Elle s'attache à lui, & lui dit : « Luttons ensemble ; je veux te rendre tous les tourmens que tu me causes ». Grâce à l'activité & à cette ame de feu qui enflammoit M. de Voltaire, il a soutenu le combat jusqu'à la fin, & il est demeuré vainqueur.

Parmi les hommes célèbres de toutes les nations, il en est bien peu qui aient été tout ce qu'ils pouvoient être. Est-ce que l'homme n'auroit point assez l'orgueil & le sentiment de sa force ? ou bien est-ce le sceau de la foiblesse humaine, que l'ame la plus vigoureuse est souvent obligée de s'arrêter, par l'impuissance d'être toujours active ? M. de Voltaire est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent, & atteint, pour ainsi dire en tout sens, aux

bornes de son génie. Ses délaitemens mêmes ont servi à sa gloire; ses repos ont été féconds. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée & le temps.

Il sembleroit, MESSIEURS, que nous aurions épuisé tous les titres de gloire de M. de Voltaire: il nous en reste encore un, celui peut-être qui rend sa mémoire plus chère à l'Europe; c'est ce sentiment général d'humanité qui étoit dans son cœur, & qui a répandu un charme si intéressant & si doux sur tous ses Ouvrages. Plus la Législation est imparfaite chez tous les peuples, plus les liens particuliers de patrie se relâchent, & plus il devient nécessaire de rappeler ce sentiment universel de bienveillance qui doit unir l'homme à l'homme, & de suppléer du moins aux vices ou aux erreurs des lois par cette grande Législation de la nature, qui sur toute la terre a voulu mettre la faiblesse & le malheur sous la protection de la pitié.

Entre les Ecrivains, MESSIEURS, qui ont enseigné cette partie de la morale publique, quel homme a jamais élevé une voix plus éloquente & plus forte que M. de Voltaire? Qui a versé plus de larmes ou d'attentionnement ou d'indignation sur les maux

du genre humain? L'humanité qui l'inspire semble mettre sous ses yeux tous les malheurs qu'il nous retrace. On diroit qu'il écrit à la lueur des incendies & des bûchers, & qu'il entend du milieu des flammes les cris des victimes. Témoin lui-même de quelque infortune, il n'étoit pas le maître de résister à ce sentiment impérieux de la pitié; elle faisoit couler des larmes de ses yeux, elle passionnoit tous les accens de sa voix. A l'aspect de tous les malheureux, la nature l'avoit condamné à éprouver tous les tourmens de la sensibilité. Familles innocentes, & devenues, hélas! trop célèbres, dont il a plaidé les intérêts & la cause devant le tribunal de la France & de l'Europe, qu'il a retirées du pied des échafauds sanglans, pour les conduire aux pieds du trône & y réclamer l'autorité sainte des lois contre les surprises de l'erreur; angustes victimes (car vous êtes conacrées par le malheur), qu'il a dérochées à l'injustice, à l'opprobre, l'opprobre qui pour l'innocence est le plus cruel des tourmens, sans en excepter la mort; vous tous infortunés qu'il a secourus par la protection puissante du génie éloquent & de la vertu active & courageuse; &

244 DISCOURS DE MESSIEURS
vous, habitans de cette Colonie fondée
par ses bienfaits, que n'êtes-vous ici
rassemblés autour de son buste que j'a-
perçois ! Vous lui rendriez les homma-
ges les plus touchans, vous baigneriez
tous ensemble ce buste de vos pleurs ;
& cette image insensible d'un grand
Homme seroit mieux honorée par vos
larmes, qu'elle ne l'a été encore de son
vivant & après sa mort par ces guir-
landes de fleurs dont elle a été couron-
née sur le Théâtre au bruit de l'admi-
ration & de la reconnoissance publiques.

Ordinairement, MESSIEURS, le génie
ne règne que sur l'avenir ; sa puissance
est tardive, son empire lui est disputé
par l'âge qui l'a vu naître. Il faut, pour
dominer sur la terre, qu'il renaisse du
sein de la tombe, & que la mort ait
épuré tout ce qu'il avoit reçu de foible
& de mortel de la nature. M. de Vol-
taire fut excepté de cette loi. Vivant,
il a, pour ainsi dire, assisté à son im-
mortalité. Son siècle a acquitté d'avance
la dette des siècles à venir. Sa nation
a donné l'exemple à l'Europe ; l'Europe
l'a rendu à sa nation. Pour comble de
gloire, il est venu, après quatre-vingts
ans, recueillir dans sa patrie des hon-
neurs qui jamais n'ont été rendus qu'à

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 245
lui ; & cette fois-ci, du moins, la mort,
qui étoit déjà si proche, n'a pu enlever
au Tasse son triomphe.

Cet homme illustre, qui avoit tant
de titres à la renommée, qui attiroit
sur lui les yeux de tous les Souverains,
& par son génie s'étoit fait une sorte de
puissance de l'Europe, avoit désiré l'hon-
neur d'être associé parmi vous, MES-
SIEURS. Il étoit persuadé que votre
gloire pouvoit ajouter à la sienne, &
qu'il manqueroit quelque chose à l'é-
clat de son nom, tant qu'il ne seroit
pas inscrit sur votre liste parmi cette
famille immortelle & cette généra-
tion successive de grands Hommes
qui depuis sa naissance ont marqué votre
établissement. Il fut donc reçu parmi
vous, MESSIEURS. Les ombres des Cor-
neilles, des Racines, des Despréaux,
qui habitent ce sanctuaire, reconnurent
l'héritier de leur talent comme de leur
gloire. La nation put voir dans cette
assemblée M. de Voltaire assis auprès
de Montesquieu, & l'Auteur de Ma-
homet & de Zaïre près de l'Auteur de
Rhadamiste & d'Electre. Jour éclatant
& à jamais célèbre dans vos fastes ! ma-
gnifique adoption qui dut rappeler ces
temps où, dans l'ancienne Rome, en

246 DISCOURS DE MESSIEURS
présence de tout le peuple, la famille
des Scipions adopta le sang de Paul
Emiles, & où des deux côtés on voyoit
les triomphes s'allier avec les triomphes.
Dans ce jour solennel, M. de Voltaire,
en échange de l'honneur qu'il reçut de
vous, vous apporta le tribut de qua-
rante ans de gloire qu'il avoit déjà ac-
quise, & qui pendant trente années encore
devoit s'accroître sans cesse par les tra-
vaux & les succès de ce génie infatigable.
Cetle gloire s'est réfléchie sur vous tout
entière, MESSIEURS. Je ne crains pas de
le dire, ce grand Homme a illustré l'ou-
vrage & la fondation de Richelieu; il a
payé à Louis XIV la dette de l'Acadé-
mie par l'Histoire de son siècle; il a été
le Panégyriste des succès éclatans qui
ont marqué la première partie du règne
de Louis XV. Qui mieux que lui au-
roit célébré le règne & le gouverne-
ment de Louis XVI, & cette époque
à la fois d'humanité pour le peuple &
de grandeur pour l'Etat, où l'on voit
d'un côté l'économie la plus sévère dans
l'administration des Finances, de l'autre
l'usage le plus noble des dépenses pu-
bliques; les trésors dérobés aux besoins
dévorans du luxe, pour être versés dans
nos ports & sur nos chantiers; ces ports,
si long-temps déserts, repeuplés par nos

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 247
vaisseaux; l'émulation renaissant sur les
mers; & la France reprenant par de-
grés, dans l'Europe, la place que lui as-
signe sa grandeur naturelle, place à la-
quelle elle fera toujours sûre de remon-
ter quand elle le voudra, & que la France
seule, pour quelques momens, peut faire
perdre à la France? C'est à vous, MES-
SIEURS, qui tenez dans vos mains les
crayons de la Poésie & ceux de l'His-
toire, à peindre à la Postérité ces évé-
nemens & les orages de la grande ré-
volution qui bientôt doit changer les in-
térêts des deux Mondes. Pour moi,
j'aime à vous retracer les qualités per-
sonnelles de notre jeune Souverain; ce
goût pour la vérité, marque d'un es-
prit juste & d'une ame droite qui ne
craint pas de fixer ses regards sur elle-
même; cet éloignement du faste, qui
est un garant de plus pour le bonheur
du peuple, & un engagement avec soi-
même pour avoir une grandeur réelle
& qui tienne aux sentimens; la simpli-
cité dans les manières, jointe à la fran-
chise des vertus; l'austérité contre les
vices & l'indulgence pour les défauts;
la confiance noble & tendre dans la vieil-
lesse expérimentée, confiance qui ho-
nore également le Roi qui la donne &

le Ministre qui l'inspire ; une ame enfin dont tous les premiers mouvemens sont heureux ; qui , pour faire le bien , n'a besoin que de n'être pas contredite dans ses desirs ; en qui jusqu'aujourd'hui on n'a pu surprendre aucun des défauts ni de son âge ni de son rang , & qui dans la première jeunesse orne la majesté du trône par celle des mœurs.

Vous m'entendez avec plaisir quand je vous parlerai d'une Reine sensible à tous les Arts que vous cultivez , qui a plus d'une fois honoré de ses larmes les chef-d'œuvres du génie représentés devant elle , comme elle fait en verser à l'aspect des malheureux qu'elle soulage ; devenue plus chère à la France par ce gage heureux de fécondité , qui annonce encore un plus grand bonheur à la nation , & par cette humanité si douce qui dernièrement a substitué des bienfaits à une vaine pompe , & n'a voulu d'autre fête dans Paris , que le spectacle attendrissant de l'Hymen couronnant la jeunesse & l'innocence dans cent familles indigentes & honnêtes.

Mais où puis-je mieux consacrer que dans le sanctuaire des Lettres & en votre présence , MESSIEURS , ma reconnaissance éternelle pour le Prince qui a

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE. 249
daigné m'attacher à lui par un titre encore plus cher pour moi que ses bienfaits ? C'est à ce titre que je dois l'honneur d'avoir vu de plus près ce goût de l'occupation & de l'étude , si rare sur le premier degré du trône , & qui remplit si bien les vides de la grandeur ; toutes les connoissances qui conviennent à un Prince , embellies de tous les agrémens naturels de l'esprit , & ces grâces du caractère auxquelles les Cours , & les François sur-tout , aiment à reconnoître les vertus. C'est lui , MESSIEURS , qui dans l'obscurité de ma retraite a daigné encourager mes foibles travaux : son suffrage m'a enhardi à solliciter les vôtres. Le sentiment le plus doux de mon cœur est de pouvoir unir dans ce moment ce que je dois aux bontés dont ce Prince m'honore , & ce que je dois au Corps littéraire le plus distingué de l'Europe , qui a bien voulu m'adopter. Le travail de toute ma vie , je le répète , fera de me rendre digne de ce double honneur. Pour y parvenir , j'aurai sans cesse à mes côtés l'image de l'homme célèbre que vous regrettez , & qu'avec des crayons imparfaits j'ai tâché du moins de vous peindre. Et si je puis faire encore quelques pas dans une des carrières. où il

250 DISCOURS DE MESSIEURS
s'est couvert de tant de gloire, je lui
dirai, comme un des moins dignes suc-
cesseurs d'Alexandre auroit pu dire aux
pieds de la statue de ce Conquérant :
» O grand Homme ! la Nature veut
» que ton Empire soit divisé. Il faut
» que la foiblesse humaine se partage
» le fardeau que ta main soutenoit.
» Permits à un Soldat de tenter la
» conquête d'une de tes provinces, &
» que son nom s'ennoblisse à jamais,
» placé, même dans une grande dis-
» tance, à la suite du tien. » !



R É P O N S E

*De M. l'Abbé DE RADONVILLIERS,
Directeur de l'Académie Française, au
Discours de M. Ducis,*

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps il suffisoit, dans nos assemblées, de nommer M. de Voltaire, pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, & la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon discours à l'éloge de ses talents, non que je me dissimule la difficulté du sujet, ou que je me flatte de pouvoir la vaincre; mais je ne veux pas tromper l'attente du Public, qui, sur le nom de M. de Voltaire, s'est rassemblé aujourd'hui avec tant d'empressement. J'ai quelque droit d'ailleurs à l'indulgence de ceux qui m'écoutent. Ils